



## HORIZONS

## OLIVIER MERLIN UN « ENCHANTÉ DE LA VIE »

Article paru dans l'édition du 24.04.05

**Il aimait les motos anglaises, les corridas, la perfection dans l'écriture. Il était l'ami de la Callas et de Fangio. Portrait d'un excentrique rigoureux**

**L**E mur de photos est toujours en place, au-dessus de son lit de camp. Il y a une foule de visages, des voitures de sport et des motos, des taureaux, de très jolies femmes : la Callas et le champion automobile Fangio, le torero Luis Miguel Dominguin, ceux qu'il aime, sans oublier le premier d'entre eux, lui-même, Olivier Merlin, à plusieurs âges de sa vie. Ce pionnier du Monde délicieusement égotiste, et déjà une légende, vient de mourir chez lui, à Paris, à presque 98 ans. Connu et en pleine forme, comme il le fut toujours. La veille, il pratiquait encore sa gymnastique matinale et bavardait de sa fameuse voix éraillée. Un homme du monde et un passant du siècle que Bertrand Poirot-Delpech a défini (Le Monde du 20 avril) comme « un modèle de pétulance exquise ».

Il faut l'imaginer en veste jaune, pochette et cravate de soie. L'élégance audacieuse et l'allure du sous-officier de cavalerie qu'il avait été, ce côté vieille France qui l'avait fait se battre en duel. Un petit homme vif et chauve, toujours tiré à quatre épingles et qui parlait en sautillant comme un boxeur, les jambes légèrement pliées. Incarnant le chic de l'époque au point d'avoir son portrait dans Vogue hommes. Se trouvant comme dans son jardin à Wimbledon et à Roland-Garros, autour des rings de boxe, sur les circuits de formule 1, aux arènes des courses de taureaux et dans les coulisses de l'Opéra. Et plus encore sur sa Norton commando. A son enterrement, on a vu débarquer l'ancien grand danseur Jean Babilée, 82 ans, sur une grosse Kawasaki 900 rouge. « Il fallait bien ça pour saluer Merlin », a-t-il dit.

Son activité journalistique se limitait très exactement à ce qui lui faisait plaisir : la danse, le bel canto, le sport, la corrida. Appréciant le sport pour le sport et la danse pour les petits rats. Avec toujours cet air décalé, partout où il se trouvait. Olivier Merlin fut un joyeux excentrique dans l'austérité du Monde de l'immédiat après-guerre où il osait des chroniques légères. Et un Monsieur sérieux à Paris Match, vers lequel, avant de revenir au Monde, il s'évada comme grand reporter, de 1954 à 1974, l'hebdomadaire lui offrant des moyens à la mesure de son insatiable goût pour la vie. Avec Jean-Claude Sauer, ancien photographe à Match, il travaillait en tandem quand celui-ci n'était pas en exil prolongé sur un front de guerre. Merlin l'appelait : « Mon p'tit vieux, il y a un concours demain à l'Opéra. Soyez là à 9 heures. » Sauer était du genre à suivre de Gaulle en Triumph TR4 quand les autres journalistes se pressaient dans leurs DS noires. « A Match, raconte Jean-Claude Sauer, on nous passait des jouets qui correspondaient à nos statuts. » Merlin adorait ça, il poussait des « Oh ! » et des « Ah ! » d'enthousiasme.

Ensemble, ils couvraient les temporadas (saison des corridas), ramenaient les toreros en France, allaient écouter La Callas au Portugal. Ils ont traversé un bon bout de l'Europe en Jaguar, parfois en une nuit et un jour, sur les routes cabossées. C'est qu'il y avait une corrida à couvrir à Jerez de la Frontera, au sud de l'Espagne et, juste après, le Grand Prix de l'automobile de l'Avus à Berlin. « Si vous voulez vous reposer, je peux prendre le macaron -le volant- », tentait Merlin qui en crevait d'envie. Le matin, réglé comme une horloge, il dictait son article à 5 heures. « Ce n'était pas le genre grognon, dit Jean-Claude Sauer. On a bien rigolé. Merlin, c'était un enchanté de la vie. »

Il commence par être avocat stagiaire, en 1926. Sa première plaidoirie en faveur d'un voleur de bicyclette s'achève par une condamnation sévère de l'accusé. Il en conclut que le métier n'est pas pour lui. Comme ses deux frères, il se tourne vers celui de son père, éditorialiste au Temps, où il entre en 1930 aux côtés d'Hubert Beuve-Méry. Il fait ses armes comme secrétaire de rédaction jusqu'à ce que la guerre le prenne de court. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier et reste incarcéré en Allemagne jusqu'à la Libération. En 1945, quand débute l'aventure du tout nouveau Monde surgi des ruines du Temps, Olivier Merlin est naturellement de la partie. Ce gentleman mondain s'entend bizarrement à merveille avec Beuve-Méry, le montagnard austère, qu'il est l'un des seuls à appeler « patron ». Il refuse la rubrique politique qu'il troque contre ce qui lui plaît, une vie de chroniqueur sportif et de critique chorégraphique. Tout en étant chef du secrétariat de rédaction. Olivier Merlin a alors 38 ans, trois enfants, mais plus de domicile. Beuve-Méry lui fait la grâce de le laisser habiter un bureau au 2<sup>e</sup> étage de l'immeuble qui abrite le journal, rue des Italiens. Merlin y fait son lit au carré et l'orne d'un portrait de lui-même en boxeur. Les toilettes de l'étage sont sa salle de bains. Le jeune Jean Planchais, qui a son bureau à côté du sien, doit s'habituer à voir surgir l'après-midi de charmantes créatures en voilette, s'excusant aussitôt de s'être trompées de porte.

Au petit matin, en revanche, Olivier Merlin n'a pas de mal à se trouver le premier sur place. Il a déjà dicté son « papier » du jour. Des collègues le surprennent en robe de chambre et en pantoufles, d'un sérieux imperturbable, en train de jeter un premier oeil aux dépêches. L'ancien sous-officier travaille vite et bien, l'exige des autres et se

## Vous êtes abonnés

Classez cette archive, vous pourrez ainsi la consulter facilement pendant toute la durée de votre abonnement.

Placez cette archive dans votre classeur personnel

met facilement en rogne. Il donne quelques indications à son adjoint et regagne son boudoir. Avant de reparaître encravaté, impeccable, pour la conférence de rédaction.

Le Monde paraît alors sur quatre pages et une petite soixantaine de journalistes fournissent la matière à cette PME très artisanale. Merlin prend vite l'initiative d'en moderniser la présentation. Trouvant des titres plus parlants que « La situation en Espagne », comme c'était le cas au Temps. « Il a fait exploser la mise en page du Monde, se souvient Jean Planchais. C'est lui qui a créé les intertitres, aéré la présentation, joué sur les caractères. Il a introduit les « Instantanés », de courts billets d'humeur qui ouvraient la fenêtre sur la vie quotidienne. Une série de révolutions dans un journal austère. » L'après-guerre incite au renouveau. Olivier Merlin est un homme bien de son temps, celui de la jouissance et de tous les possibles. Il incline le journal du côté de ses passions. Afin de faire usage professionnel de sa moto, il invente une chronique culottée, « Point de vue par-delà un guidon ». Il y devise sur les femmes et autres sujets rencontrés au gré de balades à deux-roues au bois de Boulogne ou à Madrid. Quant aux matches de tennis, l'émotion pétillante qu'il met à en rendre compte range parmi ses inconditionnels les plus indifférents au sport.

Celui que l'on peut aussi apercevoir courant en survêtement sur les boulevards, à l'heure où Paris s'éveille, organise pour l'équipe du Monde des séances de gymnastique dans un atelier voisin, où consent à se rendre Beuve-Méry. Il lance dans le journal une série d'articles rédigés par un professeur de gymnastique, « Le devoir physique quotidien », à une époque où le sport n'est guère du goût des intellectuels. Et, pour couvrir le Tour de France, il fait venir un pigiste inconnu, Léon Zitronne.

Sa deuxième passion étant la danse, les danseuses, le chant et l'opéra, Merlin crée le service « Spectacles » qui introduit au monde théâtral un journal naturellement tenté par la pensée pure, philosophique ou politique. Le galant homme rassemble autour de lui une équipe essentiellement féminine, dont Yvonne Baby, Claude Sarraute, Christine de Rivoyre, et y va lui-même de sa plume érudite et tonique.

Il prend souvent le thé avec La Callas, dont il déclenche les fous rires et qu'il sera l'un des derniers à voir, dans son appartement de l'avenue Foch. Le 16 juin 1961, il est à l'aéroport du Bourget lorsque le danseur russe Rudolf Noureev, que tout semble promettre à une déportation en Sibérie par les autorités soviétiques, choisit la liberté. N'en déplaise à la légende, Noureev préférera se jeter dans les bras d'un policier plutôt que de fuir sur la Norton d'Olivier Merlin.

« Merlin était une sorte de Paul Morand du journalisme, note son ancien adjoint Bernard Lauzanne, qui deviendra ensuite directeur de la rédaction du Monde. Très actif, toujours par monts et par vaux, à la mode de l'entre-deux-guerres et en vue dans les milieux du spectacle. » Fellini lui demandait de lui montrer Paris, Fangio l'emmenait sur la corniche de Monaco pour essayer de nouvelles voitures.

« Il se foutait de la politique mais il avait la passion de la vie et de la langue, ajoute Christine de Rivoyre. Il adhère à l'association des amis d'Huysmans, c'était un fou de mots savants. Et quand on descendait au « marbre », là où se composait le journal, Olivier trônait dans la salle comme un roi. Là, on ne rigolait plus. »

Quand Merlin ne trouvait pas de documents sur un sujet, il décidait d'en faire un livre. Il en a une douzaine à son actif, tous des « bides » commerciaux, qu'il appelait affectueusement ses « worst sellers » : sur le bel canto, l'écrivain Tristan Bernard, Fangio, le boxeur Georges Carpentier ou sur des points d'érudition poussée tels que le chant des sirènes ou l'emplacement de la tombe de saint Pierre, à Rome.

Son écritoire est lui aussi resté à sa place, dans son petit appartement parisien plein de livres et de disques 33-tours en vinyle. Il s'asseyait pour écrire ses livres mais rédigeait ses papiers debout afin d'aller plus vite. En sortant de l'Opéra ou d'un match de boxe, il allait dîner tranquillement, laissant filer le temps pour faire monter la pression. Puis il écrivait d'une traite, à son écritoire, se couchait et dictait dès l'aube son papier aux sténos.

Il habitait avec la dernière de ses filles, Benjamine, qu'il avait eue à 60 ans et dont il avait obtenu la garde. Elle s'accommoda joyeusement de ses absences. Olivier Merlin vivait sa vie de patachon et ses amis étaient parfois priés de faire un code pour le joindre au téléphone : laisser sonner deux fois et raccrocher. Signe d'une vie passablement compliquée et essentiellement centrée sur lui-même, qui laissa ici ou là des blessures profondes. « Il ne s'est jamais sacrifié pour personne, c'est sûr, constate Benjamine. Mais il séduisait tout le monde, c'était comme ça. Même la chatte l'adorait. »

Jusqu'à son dernier jour, Olivier Merlin garda sa flamboyance à la voix cassée, dévora les journaux, tint chaque matin à sa fille une revue de presse humoristique et féroce, saoula ses interlocuteurs par ses commentaires sur l'actualité du monde et le récit de lui-même. « Dès le réveil, il mettait les quatre moteurs en marche. Heureusement, il lui arrivait d'être aphone, raconte Benjamine d'un air amusé. Il ne m'a pas poussée à faire des études, mais j'ai voyagé. Il m'a appris l'école de la vie, la liberté de penser, la joie de vivre, la pudeur face à ses souffrances, l'élégance dans la vie. C'est déjà pas mal, non ? »

 **Marion Van Renterghem**

 [Retournez en haut de la page](#)

## Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Economie
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Voyages
- » Programme  
Télé
- » Newsletters
- » RSS
- » Le Post.fr
- » Talents.fr
- » Sites du groupe

## Le Monde

- » Abonnez-vous au *Monde* à -60%
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque



© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | CGV | Mentions légales | Qui sommes-nous ? | Index | Aide